

« JE VOUS DONNE MA PAROLE »

Témoignage du général d'Armée Michel ROQUEJEOFFRE¹

JUILLET 2020



« Dès l'âge de 7 ans, alors que beaucoup de petits garçons rêvaient de devenir pompier, vétérinaire ou pilote de course, moi, je voulais être soldat. »

1. Témoignage recueilli par Hélène Erlingsen-Creste – 54^{ème} session nationale et 139^{ème} régionale IHEDN-

UN DESIR PRECOCE D'EPOUSER LA CARRIERE MILITAIRE

« Il y avait un régiment stationné pas loin de chez moi à Pamiers et certains militaires étaient à cheval. Quand j'entendais la musique, je m'échappais de la maison pour aller les admirer. »

Je suis né en 1933 dans le 15^{ème} arrondissement où mon père Pierre, médecin, était chef de clinique en chirurgie dans les hôpitaux de Paris. Ma mère, Simone, était mère au foyer. Elle a mis au monde sept enfants mais, malheureusement, son premier enfant, Louise-Henriette, qui aurait dû être ma grande sœur, est morte peu après sa naissance et son dernier enfant, Marie-Thérèse, aussi.



Pierre ROQUEJEFFRE
Chef de clinique. Paris 1933

Nous étions quatre garçons et une fille. Un de mes frères, Philippe, a été médecin militaire. Si je suis né à Paris, j'ai vécu toute mon enfance et mon adolescence à Pamiers dans l'Ariège, où mon père possédait une clinique privée. Il était également chef de service de chirurgie à l'hôpital de Pamiers. J'étais âgé de 9 mois quand on a quitté la capitale. Mon père a été décoré de la médaille du combattant. Il s'était porté volontaire pour partir au Maroc en 1929 en zone rebelle.

Tout cela est profondément resté ancré dans ma mémoire. Aujourd'hui encore, je me souviens très bien de l'uniforme de ces soldats qui tenaient garnison à Pamiers. C'était en 1939, juste avant la guerre, ils étaient habillés, les pauvres, comme des soldats de la Grande Guerre, avec des guêtres et des uniformes un peu lourds, sans grand changement depuis 1918. J'étais admiratif de ces hommes et j'étais très tenté de les rejoindre !

Et oui, déjà à 7 ans, je voulais être soldat !



Michel ROQUEJEOFFRE
Scout à 7 ans à Pamiers

Une autre personne m'a fortement influencé dans mon choix, c'est mon grand-père, Louis, blessé en 1917 durant la première guerre mondiale. Il a été fait chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Beaucoup d'exemples autour de moi et les encouragements de mes parents m'ont incité à épouser la carrière militaire.



Louis ROQUEJEOFFRE
Lieutenant d'infanterie

SAINT CYR ET LE GENIE

« *Quand j'ai eu 18 ans, après le bac math élem, je voulais être aviateur mais j'étais daltonien. Alors, je me suis orienté vers l'armée de terre et j'ai passé le concours de Saint-Cyr que j'ai réussi.* »



« ILS S'INSTRUISENT POUR VAINCRE »

J'ai fait partie de la promotion « Union Française » (1952/1954). C'est à ce moment-là que la Légion est rentrée dans ma vie de soldat. Je me souviens notamment de mon chef de section, lieutenant de la Légion, qui avait servi en Indochine. Il nous apprenait la guérilla, les embuscades, les ouvertures de routes, la protection des convois. Il était très dur avec nous mais on est sorti de l'école, prêts à sauter sur Dien Bien Phu. Malheureusement, la cuvette est tombée avant que l'on sorte de l'école. J'avais aussi choisi cette voie parce que je voulais suivre les traces d'un de mes amis de Pamiers, Saint-Cyrien, qui était rentré, blessé d'Indochine. Il était à la 17e section du génie parachutiste. Il avait sauté sur Lang Son et Cao Bang.



St CYR 1952-1954

Après Saint-Cyr, j'ai rejoint l'école d'application du Génie à Angers puis j'ai choisi le bataillon du 17e génie parachutiste qui se trouvait à Castelsarrasin, dans le Tarn-et-Garonne. J'étais sous-lieutenant.



« SAPEUR SUISS. PARA DEMEURE »

L'ALGERIE

« J'étais seul avec une trentaine de sapeurs, transformés en fantassins, isolés dans un poste, et c'est là que j'ai appris mon métier de chef, responsable de la vie de mes soldats. »

Quand je suis parti en Algérie, je suis passé lieutenant. On a débarqué à Oran puis on a traversé l'Algérois pour rejoindre le Constantinois. Je commandais une section de la 75^{ème} compagnie du génie parachutiste. J'ai été en opérations dans le secteur de Djidjelli, dans le nord-est de l'Algérie, puis dans le massif de Collo à Philippeville. Nous étions en appui des régiments d'infanterie (3^e REI, 9^e RCP, 2^e REP, etc.) avec lesquels on a pu renforcer notre cohésion.



Les lieutenants ROQUEJEOFFRE et GODON à BIR EL ATER

J'ai ensuite rejoint ma compagnie dans le sud Constantinois pour réaliser un barrage à la frontière tunisienne, dans la région de Bir el Ater et du Kouif. Nous étions en appui du 1^{er} REC. Il a fallu que je démontre mes qualités de sapeur parachutiste et je pense que j'ai été vite « adopté » par les légionnaires qui me considéraient un peu comme l'un des leurs. J'ai constaté qu'ils avaient un fort attachement à la France, leur nouvelle Patrie. Je suis rentré en France, après 30 mois de présence sur le sol algérien.

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

« On saluait les couleurs chaque jour sur la place du village. J'ai été le dernier officier à participer, dans ce pays, à une « tournée de brousse ».

J'ai été muté en Afrique occidentale française, dans des unités du Génie, au Soudan (l'actuel Mali) puis au Dahomey (l'actuel Bénin). Notre mission était de former des soldats du cru au combat en zone sahéenne, à la navigation sur le fleuve Niger, mais aussi de créer des pistes carrossables, de construire des écoles et des infirmeries, de creuser des puits.

Pendant mon séjour, j'ai été désigné pour conduire une « tournée de brousse » pendant une quinzaine de jours. La région que nous devions parcourir était celle de Bandiagara, au pays des Dogons. Cette ethnie vivait dans des falaises. Ils étaient cultivateurs et n'aimaient pas que l'on vienne piétiner leurs cultures et étaient en conflit avec les Peuls qui venaient saccager leurs champs.

Peu de Dogons avaient vu des blancs dans leurs villages, en particulier les femmes. Notre détachement comportait, outre les soldats, un médecin et un administrateur. Nous devions nous assurer que les anciens combattants de la guerre 39/45 percevaient leur retraite de combattant, qu'ils étaient inscrits à l'état-civil.

Je suis rentré en France en 1961 après 30 mois de présence dans cette région qui n'était pas encore indépendante.

MARIE-JOSE

« Malgré mes nombreuses opérations extérieures, elle n'a jamais montré le moindre signe de découragement ou même ne m'a jamais demandé de limiter mes déplacements. »

En 1961, lors d'un repas à Polytechnique où son père était cadre, j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. Elle s'appelait Marie-José. Nous nous sommes mariés en 1962. Nous avons eu deux enfants, Christine en 1963 et Nicolas en 1970.



Marie-José et Michel ROQUEJEOFFRE. Juillet 1962. Saurat (Ariège)

Durant ma carrière, mon épouse s'est beaucoup occupée des femmes de militaires qui partaient en opérations extérieures. A Montauban par exemple, lorsque je commandais le régiment, elle avait formé un groupe avec des médecins, des assistantes sociales, un aumônier et ils allaient voir ces femmes de soldats pour ne pas qu'elles restent seules.

Elle m'a toujours accompagné, sauf bien-sûr lors de mes missions opérationnelles, et je savais que, du côté familial, avec mes enfants, tout serait parfait. Je ne me suis jamais inquiété de ce côté là.

POLYTECHNIQUE EN 68

« *Durant cette période, je me suis retrouvé sur les barricades à tenter de gérer les élèves qui se trouvaient des deux côtés !* »

En 1961, j'ai été retenu pour passer le diplôme technique¹ avec des cours à l'université de Jussieu puis à l'université d'Orsay. Après mon diplôme technique de l'école supérieure du Génie à Versailles, je me suis orienté vers le brevet technique qui consistait à préparer une licence de sciences. J'ai fait mes études à La Sorbonne et à la faculté des sciences d'Orsay. J'ai obtenu ma licence avec mention TB et un DEA de sédimentologie.

En 1966, j'ai pris le commandement, à Polytechnique, d'une compagnie d'élèves et je faisais partie de la direction des sports pour le parachutisme. Le but n'était pas de transformer les élèves en officiers mais de leur montrer toutes les facettes de notre métier. A cette époque, les cadres militaires avaient tous fait campagne en Algérie.

Nos relations avec les élèves étaient très fortes. Nous pouvions leur faire bénéficier de notre expérience et une confiance s'était établie entre nous.

Ce qui m'a été très utile durant Mai 68. Ils étaient de part et d'autre à contester le gouvernement ou les manifestants. Je devais aller les chercher et je rentrais le soir, les yeux pleins de gaz lacrymogène. C'était vraiment le chaos à Polytechnique.

J'ai eu comme élève Alain Lipietz (Europe écologie les Verts) mais aussi Jean-Louis Masson, aujourd'hui sénateur (Debout la France) de la Moselle.

Les élèves se tournaient vers nous pour qu'on joue aux grands frères avec eux. Pour qu'on leur dise s'ils faisaient bien ou mal. On leur disait qu'ils devaient rester à l'école mais il n'y avait quasiment plus de professeurs.

¹ L'armée fonctionne sur le système du contrôle continu. Au début, on reçoit une formation de base dispensée à Saint-Cyr puis dans l'école d'application de l'arme choisie. Puis, vers la trentaine, il faut obtenir le diplôme technique ou d'état-major. Aux alentours de 40 ans, c'est le cycle de l'école de Guerre avec, à la sortie, le brevet de l'enseignement supérieur.

LE GENIE ET LES HUSSARDS PARACHUTISTES

*« A la fin de mon temps de commandement, en 1980,
le régiment a été cité à l'ordre de l'armée. »*

Après 68, j'ai été versé dans le service des travaux du Génie, le service constructeur des armées. Il s'occupait des acquisitions, des entretiens, de la gestion du domaine militaire. Nous avions la responsabilité de trois départements : le Gard, le Vaucluse et les Bouches-du-Rhône. J'ai été affecté à la direction des travaux du Génie de Marseille, où j'étais chef des services techniques. J'y suis resté de 1969 à 1973 et j'ai été promu commandant.

En 1973, j'ai été muté au 1^{er} régiment de hussards parachutistes, à Tarbes, au bureau opérations/instruction (BOI). Le 1^{er} RHP était un régiment interarmes avec une compagnie de commandement et des services, un escadron de cavalerie, une batterie d'artillerie et une compagnie du génie. En dehors des périodes d'instruction ou de manœuvres, nous avons restauré l'abbaye de Saint-Orins.

Le 17^{ème} régiment du génie aéroporté, dissous en 1971, a été recréé en 1974 à Montauban. J'y ai été affecté comme chef du BOI. Le régiment a été refondé sur des structures nouvelles. J'y suis resté jusqu'à l'été 1975.

Puis j'ai été affecté à l'Inspection du Génie à Paris. J'accompagnais le général inspecteur dans les régiments du Génie de métropole et d'Allemagne. Durant cette période à Paris, j'ai été promu lieutenant-colonel.



« SI TU AS TOUT PERDU, SOUVIENS-TOI QU'IL TE RESTE L'HONNEUR ».

En juillet 1978, j'ai reçu le commandement du 17^{ème} Régiment du génie parachutiste de Montauban. J'ai commencé la restructuration du régiment en créant de nouvelles cellules (le groupe de chuteurs opérationnels, la section nautique). J'ai doté le régiment de matériel de terrassement aéro-largables. Le 17e RGP était à ce moment-là engagé au Liban et au Tchad.



Commandant le 17^{ème} R.G.P.

Au Liban, il constituait, au sein de la FINUL (force des Nations-Unies), la compagnie génie chargée de détecter puis de détruire les mines anti-personnelles.

Chaque compagnie effectuait un séjour de six mois puis était relevée par une autre compagnie du régiment. En août 1980, les trois compagnies qui avaient servi au Liban ont été citées à l'ordre de l'armée.

Au Tchad, un détachement d'une centaine de militaires, est intervenu en permanence pour assurer la traversée du Chari pour la population de N'Djamena qui était sous le feu des rebelles. Pour franchir la rivière, on utilisait à la fois du matériel militaire et des bateaux civils qu'il fallait au préalable réparer. Le détachement a aussi effectué le désobusage de la capitale et de plusieurs villages situés au nord et à l'est de la capitale.

TOULOUSE. LE CHEM ET L'IHEDN

« A l'IHEDN, les conférences auxquelles on assiste sont de grande qualité. L'ensemble du groupe a eu la chance de réaliser deux grands voyages. »

En septembre 1980, j'ai rejoint l'état-major de la 11^e Division parachutiste à Toulouse. J'y suis resté un an avant d'être nommé comme auditeur au CHEM et à l'IHEDN (34^e session nationale) à Paris.

L'IHEDN permet de rencontrer des fonctionnaires, des hommes d'église, des journalistes, des élus, des professeurs, des ingénieurs qui sont, comme vous, auditeurs. La promotion a réalisé deux grands voyages. Au Japon tout d'abord où l'on a visité l'académie militaire (un site secret). En Corée du sud ensuite où je me souviens avoir passé une journée sur la ligne de démarcation entre le sud et le nord. On a visité un tunnel sous la frontière et déposé une gerbe au pied du monument dédié aux Français morts pendant la guerre de Corée. Nous sommes allés aussi à Hong-Kong, à la frontière avec la Chine. Avec le CHEM, nous avons réalisé un voyage d'études aux USA en Transall.

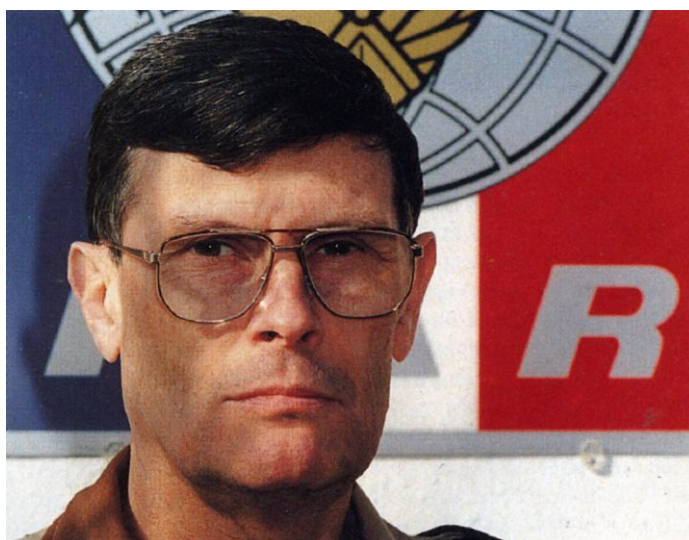


A la sortie de l'IHEDN, j'ai été muté à l'Inspection de la Défense opérationnelle du territoire, structure composée d'un général de corps d'armée et de quatre colonels. Notre rôle était d'inspecter sans préavis les cantonnements terrestres, les bases aériennes et les structures navales et de moderniser la protection de haute qualité de ces zones.

En décembre 1982, j'ai appris que j'étais inscrit sur la liste d'aptitude au grade de général. Cette liste est établie par le ministre de la Défense sur proposition du Conseil supérieur de l'Armée de terre. Elle comprend différents choix qui prennent en compte l'âge et l'ancienneté : j'étais retenu comme choix « jeune ».

LA 11^{ème} DP ET LA FAR

« La FAR est à l'origine de la création d'un pôle interarmées permettant l'emploi du porte-avions Clemenceau et des moyens de transport, d'appui air-sol et de reconnaissance de l'armée de l'air. »



Commandant de la FAR

En 1983, j'ai à nouveau été muté à la 11^e DP. En février 1984, j'ai accompagné le général Lacaze, alors chef d'état-major des armées, en inspection au Tchad. Nous nous sommes rendus à Biltine où était stationné le 2e REP, commandé par le colonel Janvier. C'est lui qui prendra plus tard la tête de la division Daguet en Irak. Un soir, après le départ du général, protégé par les légionnaires parachutistes, le colonel et moi, nous sommes allés au nord d'Iriba rencontrer Idriss Deby qui commandait les forces terrestres tchadiennes. Depuis 1990 il est président du Tchad.

Au cours d'une visite à la 11^oDP, le général Forray qui venait d'être chargé de créer un grand corps d'armée me dit qu'il cherchait un chef d'état-major et m'a proposé le poste que j'ai accepté. C'est ainsi que **j'ai rejoint** l'état-major de la FAR (force d'action rapide) qui comprenait cinq officiers dont le général Forray. Je décroche mes deux premières étoiles en mars 1984.



« VITE, FORT ET LOIN »

Je suis resté chef d'état-major de la FAR pendant trois ans, sous le commandement du général Forray puis du général Lardry. Nous étions cinq au tout début et nous dépassions la centaine en 1987. La FAR, c'était un état-major avec un groupement prêt à s'engager en Europe de l'est en première ligne face aux troupes du pacte de Varsovie ; un groupement qui pouvait être déployé sur des territoires au Proche-Orient, en Libye, au nord du Tchad...

. La FAR a mis sur pied une cellule informatique (commandement, liaison, intranet).

On a pu mener plusieurs grandes manœuvres dont un exercice interarmées et interalliés qui a mobilisé trois divisions de la Force (11e DP, 9e DIMA, 6^e DLB), une partie de la 4e division aéromobile, le Clemenceau, de l'appui aérien et une forte représentation de la FIR (force italienne de réaction).

En septembre 1987, on a organisé un exercice franco-allemand baptisé « Kecker Spatz » (moineau hardi). Cet exercice bilatéral était une première avec les Allemands depuis la fin de la dernière guerre. Il s'agissait notamment de mesurer les délais réalisés par les composantes de la FAR depuis leur lieu de stationnement en France jusqu'à une zone de déploiement opérationnelle en Allemagne. L'état-major des armées voulait ainsi savoir si la FAR, dont la vocation première était de s'opposer à des unités blindées du pacte de Varsovie, était capable de bloquer ces régiments adverses le temps qu'un corps d'armée français puisse se déployer pour contrer l'adversaire.

Les unités de la FAR sont arrivées à Ellwangen (Base Wurtemberg) en 36 heures. Et la plus longue distance était de Pau à Ellwangen. : 1300 km.

BESANCON : 7^{ème} DIVISION BLINDEE ET 65^{ème} TERRITORIALE

« C'était aussi la première fois que des troupes allemandes manœuvraient dans le sens d'une progression est-ouest, vers la France. »

En novembre 1987, j'ai quitté l'état-major de la FAR pour prendre le commandement de la 7[°] Division Blindée et la 65[°] division militaire territoriale à Besançon.

Certains subordonnés ont trouvé le commandement un peu léger en confiant une division blindée à un parachutiste, qui plus est, du génie ! Pourtant, l'emploi d'une division parachutiste est plus complexe à cause des nombreux schémas tactiques que celui d'une division blindée qui à le choix entre attaquer de front ou sur les côtés.

Durant mes deux ans de commandement, j'ai visité tous les régiments de la division (sept, qui tenaient garnison en Franche-Comté, en Lorraine et un à Canjuers), des unités qui ne relevaient pas de la « 7 » (le 32^e RA équipé des blindés Pluton, le centre commando des Rousses, le centre mobilisateur de Dole. J'ai rendu visite aux maires dont la ville hébergeait un régiment (notamment le 35^e RI à Belfort dont le maire était Jean Pierre Chevènement), aux préfets des départements de la 65^e division territoriale (Jura, Haute-Saône, Territoire de Belfort, Doubs). Et puis j'ai suivi les unités en manœuvres dans les camps de l'est (Mailly, Mourmelon, Suippes).

La 7^e DB a notamment participé à l'exercice « Champagne » au sein du 1^{er} Corps d'armée. Le thème était de s'opposer à l'assaut d'unités blindées du pacte de Varsovie qui avaient envahi l'est de la Moselle. C'était un exercice franco-allemand, les forces du pacte de Varsovie étant représentées par un corps d'armée allemand. Je suis passé général de division le 1^{er} mai 1988.

Mes adieux à la 7^e DB ont eu lieu en nocturne à la citadelle de Besançon sous la présidence de Jean-Pierre Chevènement qui était ministre de la Défense, avec la présence du général de Clarke de Dromantin, commandant la région est et le 1^{er} corps d'armée.



« FORCE ET AUDACE »

1^{ère} REGION MILITAIRE DE PARIS

J'ai quitté Besançon le 2 octobre 1989 pour Paris où j'ai été affecté au commandement de la 1^{ère} région militaire et au gouverneur de Paris. Le PC se trouvait à Saint-Germain-en-Laye. Mon rôle de général adjoint opérationnel consistait surtout à travailler avec la Préfecture de Police pour refaire les plans d'urgence qui avaient vraiment besoin d'une mise à jour. Le 1^{er} Juin 1990, je suis nommé général de corps d'Armée et commandant de la Force d'Action Rapide.

Il s'est passé peu de temps entre cette prise de commandement et le déclenchement de la guerre du Golfe, guerre durant laquelle j'étais commandant des forces françaises.

LA GUERRE DU GOLF ET L'OPERATION DAGUET

« Pour la première fois en France, on a envoyé un chef avec ses troupes. Auparavant, le commandant ne partait pas avec ses troupes. C'est à partir de ce conflit que cela a changé. »

Il faut savoir que 80% des unités qui sont parties à la guerre du Golfe appartenaient à la FAR. La force était composée de cinq divisions : la 11^{ème} division parachutiste, la 27^{ème} division alpine, la 6^{ème} division légère blindée, la 9^{ème} division d'infanterie de marine et la 4^{ème} division aéromobile. Cela faisait environ 47000 hommes sous mon commandement.

Le 2 août 1990, lorsque l'armée irakienne a envahi le Koweït, trois jours plus tard, les Etats-Unis ont dépêché la 82^{ème} Airborne pour défendre l'Arabie Saoudite. Le 14 septembre, les Irakiens ont saccagé l'ambassade de France et dès le lendemain, le président Mitterrand a décidé de lancer l'opération Daguet : 6 000 hommes au début (15000 au total), des chars légers, des hélicoptères et des avions de combat. Cette force devait être commandée par un général suffisamment gradé pour pouvoir discuter avec les Saoudiens.

Le ministre de la Défense, Jean-Pierre Chevènement, ne voulait pas que les forces françaises soient fondues au milieu des forces américaines. La France a choisi de placer son contingent sous contrôle opérationnel : les troupes étaient sous le contrôle de la force coalisée mais leur chef restait sous commandement national. Le chef d'état-major des armées, le général Schmitt, ne voulait envoyer que des troupes professionnelles aguerries. Il m'a dit : *« C'est moi seul qui vous commanderai et c'est à moi seul que vous devrez rendre des comptes. »*



Char AMX-10RC

Il a fallu faire comprendre aux Saoudiens que la FAR était une force mobile et non statique. Le général américain Schwarzkopf, qui commandait tout le dispositif de la coalition, a vite vu l'intérêt d'une telle force car les Américains n'avaient pas l'équivalent. Il était impressionné par la FAR qui, très mobile avec ses blindés-canon à roues (AMX-10RC), ses véhicules blindés légers (VAB), ses hélicoptères d'assaut, ne faisait pas la guerre de façon frontale mais prenait l'adversaire de revers, en l'enveloppant sur les côtés. Pendant la guerre du Golfe, les Français étaient les seuls capables de manœuvrer ainsi. Schwarzkopf ne cachait à personne qu'il aurait aimé avoir une telle force dans ses troupes.



Deux SA 330 PUMA

On avait discuté avec les Américains et on avait fait une planification : ensemble mais chacun avec ses propres responsabilités. Il y avait 37 pays.

Il y a eu deux phases. La première, défensive, qui s'est déroulée de septembre 90 au 17 janvier 91. Puis la seconde, a fait s'enchaîner attaque aérienne puis terrestre.

« Notre mission : prendre un aérodrome à 150 km de la frontière, dans une zone tenue par une division irakienne. Il était prévu deux semaines pour y arriver. On a mis 48 heures ! »

Quand j'ai rencontré Schwarzkopf plus tard, aux Etats-Unis, en 92 puis en 93, il m'a déclaré : « Peu de personnes savent qu'à la fin du premier jour de l'attaque terrestre, après avoir réalisé leur percée fantastique, les forces françaises se trouvèrent le plus au nord et le plus à l'ouest. Elles avaient le plus profondément pénétré en Irak ».



Les généraux SCHWARZKOPF ET ROQUEJEOFFRE

A partir du 19 janvier 1991, au début de la phase offensive, Schwarzkopf et moi avons signé une convention de mise à disposition, de part et d'autre, d'un certain nombre de forces mais je restais toujours sous commandement national. J'ai souvent rencontré le général à la « war room », la salle tactique où j'avais mon siège ainsi que le général britannique, Sir Peter de la Billière. Nous étions les seuls non Américains à pouvoir y accéder. Nous participions ensemble à la planification de toutes les opérations.

« La France a joué un rôle majeur pour la libération du Koweït et pour la stabilité du Golfe. La Force Daguet, c'étaient des hommes qui ont combattu avec courage avec le soutien de la population française. »

Les troupes françaises ont libéré l'ambassade du Koweït le 24 février.

Le général Schwarzkopf a associé les Français et les Britanniques à la signature du cessez-le-feu le 3 mars 1991. Je suis restée en Irak et en Arabie Saoudite jusqu'en avril 1991.

Puis je suis revenu à Saint-Germain pour reprendre le commandement de la FAR. J'y suis resté jusqu'en novembre 1993.

LA RETRAITE

« Après 1993, je suis parti à la retraite à 60 ans. J'aurais aimé rester mais ce n'était pas possible puisque les limites d'âge étaient fixées ».

Je suis resté à Paris pendant deux ans. J'ai cherché à avoir un emploi dans le secteur de l'industrie de la Défense mais je n'en ai pas trouvé. J'avais un trop gros CV pour certaines personnes qui avaient peur que je fasse de l'ombre à ceux qui étaient déjà en place.

Je suis donc retourné à Pamiers où le maire de Mazères, André Trigano, avait monté une liste pour les municipales de Pamiers. Il a gagné les élections et j'ai été nommé premier adjoint. J'ai rempli cette mission jusqu'en 2002, pendant 6 ans.

Au même moment, j'ai fait deux missions à l'étranger : en Angola pour faire de l'humanitaire et au Mozambique pour des ONG qui dépendaient du ministère de la défense.

Ensuite, j'ai fait du bénévolat pour aider plusieurs anciens combattants à obtenir des pensions ou des décorations, pour valoriser la mémoire des guérilleros, ces Espagnols qui avaient combattu contre Franco. Je me suis occupé de leurs dossiers pour qu'on les reconnaisse comme combattants et pour qu'on leur attribue des décorations, jusqu'à la Légion d'Honneur pour certains.

Je me suis aussi occupé d'une association d'insertion, l'association appaméenne d'insertion par l'économie. J'avais de très bonnes relations avec les préfets successifs ainsi qu'avec le monde combattant. J'ai été administrateur de l'association d'anciens combattants et victimes de guerre, au niveau national. Cet organisme avait notamment la charge d'organiser toutes les actions dans ce domaine au niveau central.

Mon épouse est tombée malade en 2014. On lui a diagnostiqué un cancer du cerveau. Elle a été soignée à Toulouse mais aucun traitement n'a pu stopper la maladie. Comme pendant toute sa vie, elle a été très courageuse. Elle ne se plaignait jamais. Je me suis beaucoup occupé d'elle. Elle est décédée en décembre 2016. Depuis je vis seul et j'ai repris mon bénévolat : les anciens combattants, les Harkis, la mémoire combattante, les espagnols qui ont fui la dictature de Franco. Si je devais résumer mon expérience de militaire, je dirais tout simplement que la guerre se gagne par l'occupation du terrain.

*« L'homme, le soldat, est l'élément le plus important de tout conflit.
L'arme ultime et la plus sophistiquée est le combattant individuel. »*

Général Michel ROQUEJEOFRE

Juillet 2020.